MISSIONS DE LA SISKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. GASTÉ A MONSEIGNEUR GRANDIN.

Mission Saint-Pierre du lac Caribou, 15 juillet 1869.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voilà trop longtemps que je vous fais attendre mon rapport sur le voyage que j'ai fait chez les Esquimaux; mais, cloué sur mon lit par la maladie, j'ai dû laisser passer deux occasions sans pouvoir vous écrire; j'allais même prendre le parti d'attendre votre visite, afin de vous communiquer de vive voix ce que j'avais à vous dire : j'ai craint de vous faire de la peine par un nouveau retard, et je me suis enfin décidé à vous remettre par écrit quelques détails sur mon voyage, et quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit et que je livre en toute simplicité à votre appréciation.

Le 21 avril 1868, après avoir dit la sainte messe, assisté à la bénédiction du très-saint Sacrement, et récité l'Itinéraire, comme le veulent nos saintes Règles, je me mettais en route en compagnie d'une dizaine de Montagnais qui étaient venus faire la traite au fort et s'en retournaient à leur campement. Ce voyage avait un double but : d'abord l'instruction de nos *Mangeurs de caribou*, qu'il est malheureusement si difficile de trouver réunis près de la mission, puis la visite de la fameuse nation des Esquimaux, avec laquelle nos Montagnais doivent se

trouver en rapport pendant l'été, et dont je devais sonder les dispositions par rapport à notre sainte religion. C'était une entreprise difficile qui ne laissait pas que de m'inquiéter un peu : j'allais commencer un voyage pénible, qui ne pouvait durer moins de sept mois, en dehors de toute civilisation, dans les âpres climats du Nord et sans espoir de pouvoir entretenir aucun rapport avec mes Frères, et cela au sortir d'une maladie dangereuse. Mais il me semblait que Dieu m'appelait à faire ce sacrifice, et aujourd'hui je suis heureux de n'avoir pas résisté à son appel.

Il nous fallut deux jours de marche pour arriver au campement, et le 24 nous nous remettions en route avec nos sauvages et toutes leurs familles; mais nous avions compté sans les dégels précoces qui vinrent nous surprendre le samedi 26, et nous forcèrent de faire une halte. J'en profitai pour dire la messe le dimanche, et conférer le baptême à seize enfants. Mais la pluie venant s'ajouter au dégel, notre position devenait intenable; il nous fallut, malgré des difficultés presque insurmontables, nous efforcer de gagner ce que l'on appelle l'*entrée des terres*. Les *coulées* et les petites rivieres que nous avions à traverser étaient remplies d'eau; les masses de neige accumulées sur les bords des lacs avaient en se fondant exercé une si forte pression sur la glace, qu'il s'était formé des *craques* sur le bord et sur le milieu qui s'était affaissé, formant une immense cavité remplie d'eau. C'est sur ce pont glissant qu'il nous fallait passer, nous aidant d'un bâton, et plongés dans l'eau froide jusqu'à la ceinture. Ces difficultés se présentèrent au passage de presque tous les lacs jusqu'à notre arrivée sur la terre des Esquimaux. Mais ce n'était pas tout : arrivés à l'*entrée des terres*, il nous fallut modifier notre mode de transport. Jusque-là tout le mobilier de la famille avait été traîné

par les femmes, les enfants et les chiens, sur des *traînes* ; désormais il fallait tout porter à dos. Nous avions à traverser tantôt de longs *maskeks*, composés de mousse pourrie, sorte de bourbier où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, tantôt des collines et des plateaux tout hérissés de gros fragments de rochers, qu'il nous fallait passer en sautant de l'un à l'autre ; c'était pour nous un vrai délassement quand nous avions à passer des buttes de sable. Du reste peu ou point de végétation ; de temps en temps cependant l'œil pouvait se reposer sur un fourré de petits sapins tout rabougris, tout tordus, qui semblaient craindre d'élever leur tête au-dessus du ravin qui leur donnait asile. On rencontrait aussi quelques saules sur les bords des rivières, et parfois des prairies donnant une herbe courte, large, clair-semée, et toujours noyée dans l'eau. Une source de distraction et de plaisir pour nous dans ces vastes solitudes, c'était l'apparition fréquente de bandes de caribous qui s'en retournaient vers le nord.

Il va sans dire, Monseigneur, que si le passage réitéré de ces bandes réjouissait notre vue, la chair de ceux de ces pauvres animaux, qui tombaient sous les coups de nos impitoyables chasseurs venait aussi fort à propos soulager nos fatigues et apaiser notre faim.

Cependant, à force de marches continuelles, nous finîmes par apercevoir de loin la limite des terres des Esquimaux. C'était, je crois , dans les premiers jours de juin. La joie rayonnait déjà sur tous les visages; le lendemain matin elle était altérée par l'aspect sombre du ciel et la rigueur de la température. Tout faisait présager un gros temps d'hiver. Nous ne pouvions demeurer campés à la place où nous nous trouvions; c'était un terrain marécageux et humide. Nous nous remîmes donc en route. Il y avait à peine une heure que nous marchions, qu'un

vent furieux s'éleva accompagnant ses mugissements sinistres de tourbillons de neige qu'il nous lançait en pleine face. Pour parer à ces haleines glaciales, nous essayâmes de nous blottir à l'abri d'une colline, mais comme la tempête ne paraissait pas devoir cesser de sitôt, et que dans cette position accroupie et immobile nous sentions déjà tous nos membres se geler, nous pensâmes qu'il était plus sage de continuer la route pour nous arrêter où le premier petit bouquet de sapins nous fournirait, avec un abri contre le vent, quelques souches de bois sec pour nous réchauffer Nous n'allâmes pas loin pour trouver ce que nous cherchions. Un fourré de petits sapins rabougris, du genre de ceux dont je vous ai parlé plus haut, s'apercevait à une toute petite distance à notre gauche : nous nous y rendîmes. Sa position ne présentait pas, il est vrai, tous les avantages désirables : c'était une sorte de *maskek* à demi dégelé et à demi glacé. N'importe, chacun y va installer sa loge plutôt que sur le plateau voisin, où les faibles perches de monture eussent été insuffisantes à la maintenir debout contre la violence du vent Pour remédier aux inconvénients de l'eau, de l'humidité ou de la glace, on se contenta d'étendre des branches de saule que l'on recouvrit de sapin. Bientôt le petit feu de la loge s'allume et pendant que chacun essaye de réchauffer ses membres engourdis, on s'égaye, on plaisante sur les aventures de la matinée. En faisant le campement à la hâte, nous ne nous étions pas aperçus que nous nous établissions sur un sol peu solide. En effet, il n'etait guère dégelé qu'à la surface, et quand la chaleur du feu eut fait sentir son action aux couches inférieures, nous nous sentîmes comme suspendus et bercés à chaque mouvement que nous faisions. Nous dormîmes à merveille sur cet édredon d'un nouveau genre où la pesanteur de notre corps avait tracé un profond sillon, dont nous

ne nous aperçûmes qu'à notre réveil. Le lendemain était un dimanche : je pus dire la sainte messe ; bien que le grand nombre y assistât, quelques absences s'y firent comme toujours remarquer, surtout parmi les femmes, chez qui le sentiment religieux semble généralement plus difficile à inculquer dès l'abord que chez les hommes, principalement à cause de la dégradation et de l'infériorité où l'état d'infidélité les avait maintenues jusque-là.

La bourrasque de la veille continuant toujours, nous dûmes nous résigner à demeurer campés le reste de la matinée au milieu de ce bourbier incommode. Enfin vers midi le ciel s'étant quelque peu éclairci, il fut décidé que nous continuerions notre marche pour tâcher de gagner un campement plus sortable. Tous les chasseurs, le fusil sur l'épaule, prirent suivant la coutume les devants, tant pour chasser le caribou qu'ils rencontreraient sur leur passage, que pour explorer le pays, et voir s'ils ne découvriraient pas quelques traces des Esquimaux. Le soir nous allâmes camper sur un coteau élevé. La position eût été agréable, si la disette du bois n'en eût diminué le charme. Pour préparer le repas et parer au froid de la nuit, nous n'avions que quelques vieux sarments de bois à demi pourris qu'il fallait aller recueillir çà et là au loin. A l'approche de la nuit nous vîmes revenir quelques-uns de nos chasseurs. Ils nous apportaient a nouvelle de la proximité probable d'un campement esquimau. C'est qu'en effet dans leur excursion ils avaient rencontré une de leurs caches de viande de l'automne précédent. Grande fut donc la joie de tous à notre campement. Dès le lendemain de grand matin, chacun était sur pied. Il nous tardait de voir la cache des Esquimaux et surtout les Esquimaux eux-mêmes. On se met donc gaiement en marche et l'on arrive près de la fameuse

cache, vers les neuf heures du matin. Nous étions encore à quelque distance, que déjà nous fûmes avertis de son voisinage par l'odeur nauséabonde qu'elle répandait. Nous surmontâmes, pour un instant, nos répugnances et nous nous approchâmes pour vérifier de nos yeux ce que nous avions tant de fois entendu de nos oreilles. Nous nous assurâmes par nous-mêmes que la renommée n'avait rien exagéré. La cache était loin de présenter un aspect engageant : c'était un amas de quartiers de caribou, entassés sans précaution, sur le sol nu, et recouverts d'une ou deux peaux avec poil. Les premières ardeurs du soleil de juin, en la visitant, y avaient développé de nombreux germes de corruption. Les premières mouches y avaient établi leurs œufs, et déjà quantité de vers commençaient a pénétrer dans les chairs. J'étais curieux de voir si cette corruption ne dégoûterait pas les Esquimaux, je ne tardai pas à être renseigné à ce sujet. En effet, ce soir même, quelquesjeunes Esquimaux vinrent à la cache, pour y chercher la viande et l'emporter à leur campement Déja deux jeunes Montagnais, dans le but de nous procurer le plaisir d'une entrevue avec ces étrangers, étaient partis en découverte dès le matin. Un peu après midi ils nous revenaient accompagnés d'une bande de chasseurs Esquimaux et d'une ou deux vieilles femmes de cette nation. Du plus loin que nos sauvages les aperçurent ils leur souhaitèrent la bienvenue, en suivant le cérémonial usité chez les Esquimaux. Ils agitaient leurs couvertes en leur imprimant un mouvement circulaire. Quelques instants après, nos nouveaux visiteurs nous abordaient avec le salut traditionnel du Nord, c'est-à-dire en nous présentant la main, et en nous répétant à plusieurs reprises : *taïman*, *taïman*, mot qui répond à notre bonjour. De leur côté, nos Mangeurs de caribou, voulant en cette circonstance faire preuve de gentillesse, se mirent à distri-

buer à chacun un bout de tabac. Notre chef surtout se distingua par sa générosité. Moi-même je dus suivre l'impulsion et sacrifier une partie de ma provision de tabac. Enfin les Esquimaux se mêlèrent aux différents petits groupes que nous formions et prirent siége par terre, comme nous Bientôt la conversation s'engagea tant par signes qu'en paroles Toute l'attention de ces étrangers paraissait se concentrer sur moi. Nos Montagnais essayaient bien de leur faire comprendre qui j'étais, mais malgré tous leurs efforts les pauvres Esquimaux avaient bien de la peine, j'imagine, a se faire une idée tant soit peu exacte de ma mission. Il paraît que ma grande robe noire, ses nombreux boutons, ainsi que le christ que je portais a ma ceinture, les intriguaient fort, car ils ne pouvaient en détacher leurs yeux. De mon côté j'étudiais, sans trop le faire voir, leur physionomie, leurs gestes. leur costume. Je remarquai en eux un esprit méditatif, un air de virilité, de santé et de force, mêlé de douceur et de bienveillance Leurs gestes étaient tranquilles. Quant à leur costume, je ne pouvais me lasser d'en admirer la beauté et la finesse de travail. Il se composait d'un habit en poil tout semblable à ce qu'on appelle en France, l'*habit à la française*, à la seule différence qu'il n'est point ouvert par devant, et qu'il est muni d'un capuchon. La bordure, toujours en poil, en est vraiment riche. Elle se compose d'un liséré noir, puis d'un blanc, et enfin d'un autre noir, d'où pend une large frange en peau découpée, le tout cousu d'une manière si adroite, qu'on ne remarque nulle part au dehors la trace de l'aiguille. La seconde pièce du costume consistait en une large culotte aboutissant au bas du genou ; elle est, ainsi que l'habit, en peau de caribou. Enfin la troisième et dernière pièce est une sorte de grande botte en peau non passée qui recouvre la jambe entière et va se perdre sous les bords de la

culotte. Le costume des femmes ne diffère guère de celui des hommes. La forme de leur habit ressemblerait cependant un peu plus à la forme de la dalmatique qu'à l'habit à la française; le capuchon est beaucoup plus profond que celui des hommes, et cela afin de pouvoir y déposer leur enfant qu'elles y portent commodément au milieu même de leurs occupations.

Une bonne partie de l'après-midi fut employée à cette entrevue Il y fut résolu que nous irions le lendemain faire à notre tour une visite au campement des Esquimaux. A notre approche, cinq ou six Esquimaux vinrent au-devant de nous. Cette fois, ce n'étaient plus des jeunes gens, mais des hommes faits atteignant presque la vieillesse. Ils passèrent avec nous le reste de la soirée et la nuit. Le lendemain matin je dis la sainte messe en leur présence. Mes Montagnais y chantaient des cantiques. J'imagine que nos bons Esquimaux durent ouvrir de grands yeux en me voyant ainsi revêtu des ornements sacrés. J'aurais voulu pouvoir leur dire quelques mots du bon Dieu et de notre sainte religion; mais comme aucun de nos Indiens ne connaissait suffisamment leur langue pour me servir d'interprète, je dus me borner à adresser quelques mots d'instruction à mes Mangeurs de caribou. Quant aux pauvres Esquimaux, j'essayai bien alors, comme la veille, de leur montrer le ciel et de leur faire comprendre par signes que j'étais le serviteur du maître du ciel, en quoi mes Montagnais pouvaient me venir quelque peu en aide. Je leur montrai également mon crucifix et essayai de leur faire comprendre que le bon Dieu s'était fait homme et qu'il était mort pour nous. Je le baisais devant eux et le leur faisais baiser après moi. Quelques-uns faisaient le signe de la croix, en me le voyant faire; ils essayaient même de chanter nos cantiques. Mais hélas! qu'entrevoyaient-ils en tout cela? je l'ignore. Oh! comme

mon cœur souffrait de ne pouvoir rien faire de plus pour ces pauvres gens qui me paraissaient si simples et si bons !

Après la sainte messe je partis avec une escouade de Montagnais pour le camp des Esquimaux. Nous avions pour guides nos derniers visiteurs. Trois heures de marche environ suffirent pour nous y rendre. Le campement était situé sur une colline; il se composait seulement de sept ou huit loges en peau de caribou. C'était le système des campements d'été qui commençait. La seule différence entre celui-ci et celui des autres tribus sauvages du Nord, c'est que les peaux dont est formée la loge conservent leur poil et ont ainsi l'avantage de modérer l'ardeur du soleil et d'entretenir une fraîcheur bienfaisante dans l'habitation. Quant au campement d'hiver, il était situé au bas de la colline, sur le bord du lac qui l'avoisine. Il n'en restait plus que peu de chose, car les chaleurs de la fin du printemps avaient déjà réduit en eau ces curieuses et originales constructions. Il ne restait alors debout que la cheminée de la cuisine, construite en pierre. Il paraîtrait qu'elle était à l'usage de tous : je ne me rappelle pas du moins d'en avoir vu d'autre. D'après nos Montagnais, cette cuisine servirait de temps à autre aux Esquimaux pour faire cuire leurs viandes, lorsqu'ils se trouvent fatigués de ne manger que des viandes crues, peut-être leur sert-elle aussi de chauffoir, dans les journées les plus froides; mais il paraît certain que dans les froids ordinaires de l'hiver, ils ne se servent point de feu, à cause de la rareté du bois. Si je n'avais vu que ces amas de neige écroulée et à moitié fondue, je n'aurais pas été en état de vous donner une idée de leurs habitations; heureusement au milieu de l'automne suivant, qui pour ces pays est déjà le commencement de l'hiver, je pus voir un modèle du genre dans l'habitation que s'était faite une famille.

Cette habitation présentait la forme d'une rotonde; les murailles en étaient formées de gros blocs de neige, taillés régulièrement, d'environ un pied et demi d'épaisseur, sur quatre de longueur, appliqués les uns sur les autres et cimentés avec de l'eau qu'on y répandait et qui se congelait presque aussitôt. La voûte intérieure était faite avec art; on eût dit l'ouvrage d'un architecte expérimenté. On pénétrait dans l'habitation par une ouverture sans porte, d'environ deux pieds et demi de haut sur deux de large. A l'intérieur on remarquait une plate-forme en neige demi-circulaire et élevée de deux marches. C'est sur cette estrade, toute recouverte de peaux de caribou, que l'on s'asseyait, que l'on se couchait; là était déposé tout le matériel de la famille. Bien que cet appartement n'eût d'autre ouverture que celle mentionnée ci-dessus, il était néanmoins parfaitement éclairé, les murailles en étant transparentes. Le soir et la nuit la demeure était éclairée par une lampe d'invention primitive, fixée à la muraille. Quant à la température de l'habitation, j'imagine qu'elle doit y être supportable, dans les froids ordinaires, pour les habitants de ces régions glacées, s'il m'est permis d'en juger par la visite assez prolongée que j'y fis un jour. Il faisait un froid piquant; cependant, dès que j'eus pénétré dans le fameux palais de neige, j'en supportai facilement la température. Quant à l'atmosphère qui y régnait, c'était autre chose : il s'exhalait de ces habits, de ces peaux d'animaux, et du corps même de ces pauvres sauvages une odeur excessivement désagréable, et vous vous feriez difficilement une idée des répugnances qu'il me fallut surmonter pour passer une journée et une nuit avec eux au printemps, quand sous l'action des chaleurs les viandes putréfiées répandaient partout une odeur insupportable. La vue n'y était guère plus flattée que l'odorat. Ici on faisait cuire des viandes

gâtées ; là bouillir de vieux os broyés, pour en tirer la graisse; partout gisaient sur le sol de vieilles carcasses encore recouvertes de débris de chair, que les rayons du soleil achevaient de décomposer. A notre arrivée, on nous offrit l'hospitalité. On nous présenta quelques viandes séchées au soleil, à la manière des Montagnais, sachant bien que ni moi ni les miens n'aurions de goût pour leurs viandes demi-pourries. Bien que ces viandes sèches qu'on nous offrit n'eussent point précisément de mauvais goût, au dire de nos sauvages, l'odeur nauséabonde de l'atmosphère qui les environnait, et dont elles étaient plus ou moins imprégnées, était plus que suffisante pour modérer l'ardeur de la faim. Tous néanmoins se résignèrent à manger quelque peu, à l'exception du Missionnaire et d'un sauvage un peu plus civilisé que les autres. Tous deux nous demeurâmes jusqu'au lendemain matin sans rien prendre.

L'après-midi s'était passée au camp des Esquimaux en visites et en trafic. Sur le soir, nos hôtes voulurent nous régaler d'une séance musicale. Une grande loge en forme de chapelle, terminée en abside, fut préparée à cet effet. Les hommes prirent place dans l'abside, les femmes se rangèrent en demi-cercle devant eux. Pour moi et mes Montagnais, nous nous installâmes dans la partie de l'appartement représentant la nef. Bientôt on exhiba un tam-tam aux larges dimensions; il ne mesurait guère moins de trois pieds de diamètre. Un Esquimau vigoureux s'en empara et se mit à le frapper d'un gourdin avec tant de vigueur, qu'un quart d'heure après il était tout en eau ; un autre dut le remplacer, puis un troisième, et ainsi pendant toute la séance; cependant aux premiers sons du tam-tam, toutes les voix de femmes s'étaient mises à l'unisson et avaient entonné leurs chants. Ces chants se composaient de certaines strophes auxquelles succédaient ré-

gulièrement des soli, toujours exécutés par une vieille femme. Il y avait dans ce chant quelque chose de grave et de religieux. On y sentait le ton de la prière, et par le fait, au dire de ceux de nos Montagnais qui comprenaient quelque peu l'esquimau, c'était une sorte d'invocation adressée je ne sais à qui, dans laquelle on demandait le poisson, le caribou, la nourriture en un mot, et sans nul doute aussi la vie. Peut-être cette invocation était-elle adressée au soleil, car, autant que j'ai pu m'en convaincre, c'est pour cet astre que les Esquimaux paraissent avoir le plus de vénération : c'est avec de prétendues *cordes du soleil* qu'ils exercent leurs jongleries ou sortiléges, pratiques auxquelles ils paraissent fort adonnés ; et les femmes qui ont perdu un de leurs jeunes enfants sont condamnées à la réclusion, pendant un mois entier, sans pouvoir contempler le soleil. A ces pratiques superstitieuses ils en joignent bien d'autres encore que je ne connais pas; il en est deux cependant dont je puis vous dire quelque chose. Vous aurez pu remarquer, Monseigneur, sur le dos des habits esquimaux que je vous envoie, quelques sachets appendus au moyen de petites cordes de cuir; ce sont autant d'amulettes contre la foudre et divers autres fléaux ou maléfices. Pendant la lune de décembre, je crois, les Esquimaux ne doivent pas faire de feu, ni même casser le plus petit morceau de bois. Cette dernière superstition paraît tirer son origine d'une éruption volcanique qui, à une époque reculée, se serait produite dans ces régions. Au dire de ces sauvages, la terre se serait entr'ouverte et aurait vomi des flammes. C'est en mémoire de ce phénomène, qu'ils tiennent des traditions de leurs aïeux, qu'ils pratiquent cette sorte d'expiation.

Aux chants esquimaux succéda le chant des cantiques que je fis exécuter à nos Mangeurs de caribou ; ils s'y

prêtèrent avec un entrain remarquable. Quelques Esquimaux, entraînés sans doute par la beauté de ces airs, mêlaient leurs voix aux nôtres, essayant de répéter les paroles et de suivre le ton. Après le premier cantique, j'essayai de faire comprendre aux Esquimaux que ces chants s'adressaient au grand maître du ciel ; ils paraissaient le sentir et les écoûtaient avec une sorte de respect religieux.. La séance se termina par la grande prière du soir que moi et mes Montagnais récitâmes tout haut à genoux. Il était environ onze heures du soir, et nous serions repartis aussitôt pour notre campement si la pluie ne nous eût arrêtés. Car on peut dire qu'à cette époque (c'était le 8 juin) il n'y a pas de nuit dans ce pays, le crépuscule et l'aurore s'y donnant la main. Vers les deux heures du matin, le ciel s'étant éclairci, nous repartîmes, voyageant sur la glace au milieu des mille difficultés dont j'ai déjà parlé. Enfin nous arrivâmes à une loge montagnaise située en deçà de notre campement, et là, je me dédommageai des privations de la veille. On nous attendait aux loges pour lever le camp : je changeai donc promptement d'habits et me remis en route. Le but de notre voyage n'était pas atteint, nous en étions encore éloignés de deux journées de marche. Nous y arrivâmes enfin. C'était une grande pointe qui sert de passage au caribou dans son retour vers le nord, c'est aussi la dernière limite que nos Montagnais atteignent dans leurs pérégrinations septentrionales ; c'est là qu'ils ont coutume de faire les vivres nécessaires pour leur retour dans le Sud. Cette grande pointe sur laquelle nous nous trouvions avait ses rives baignées par le grand lac Tubantue sur lequel la glace, dit-on, ne disparaît presque pas. Les derniers glaçons qui se fondent voient déjà paraître les premières glaces de l'automne, et je n'en suis point surpris lorsque je me rappelle qu'à l'époque de notre départ, dans les premiers

jours de juillet, la neige, quoique réduite par les chaleurs, n'avait point encore entièrement disparu de dessus la glace.

Jusqu'ici j'avais toujours espéré que nos Mangeurs de caribou se tiendraient tous groupés en camp dans ce lieu, et qu'il me serait facile de les instruire à loisir, ce que je n'avais pu faire qu'imparfaitement jusqu'alors. Quelle ne fût pas ma douleur lorsque je les vis, à peine arrivés, se diviser par petits groupes de deux ou trois familles et aller se poster en diverses places assez éloignées les unes des autres sur le passage du caribou ! Je demeurai seul avec les familles de mes deux engagés ou serviteurs, formant en tout trois loges. Pendant le temps de la chasse, qui dura environ dix-huit jours, je m'occupai à composer des instructions en montagnais et à instruire les femmes et les enfants de notre petit campement. Le dimanche seulement je voyais un peu plus de monde que de coutume ; les moins éloignés venaient assister à la sainte messe. On parlait de se réunir en un seul camp à la fin de la chasse ; je ne manquai pas d'applaudir à ce projet ; mais le moment venu, quelques sauvages, pressés de revoir les Esquimaux et de trafiquer de nouveau avec eux, décidèrent les autres à repartir au plus vite et à aller passer près d'eux le temps qu'ils devaient passer à cet endroit. Pour moi, je ne m'y opposai point Nous repartîmes donc, à peu près comme nous étions venus, les chiens portant la loge, traînant en même temps les perches de monture ; d'autres portant des effets et ustensiles de cuisine. Tout le monde cette fois participait à la peine ; les femmes, les jeunes filles, les enfants, chargés du mobilier et de quelques sacs de viande sèche, marchaient pêle-mêle; les hommes, libres en revenant et n'ayant pour tout bagage que leurs fusils, portaient cette fois un assez gros sac de viande sèche ou pilée ; ils pré-

cédaient comme toujours la marche, armés de l'arc et du carquois ; ils marchaient sur une seule ligne de front, se distrayant des ennuis de la route en dardant de leurs flèches certain but convenu. Trois journées de marche nous menèrent non loin du lieu où les Esquimaux avaient fixé leur nouveau campement. Ils vinrent donc nous rendre une nouvelle visite et nous invitèrent à aller camper près d'eux. Nous nous rendîmes à leur désir. Là, nous passâmes une douzaine de jours dans le repos. J'en profitai pour réunir nos Montagnais plusieurs fois le jour et travailler à leur instruction. A chaque réunion, je remarquais la présence de bon nombre d'Esquimaux qui se tenaient parfaitement et essayaient de répéter nos prières et nos cantiques. Oh ! encore une fois, comme mon pauvre cœur saignait de ne pouvoir rien faire pour ces pauvres gens qui me paraissaient si bien disposés ! Oh ! comme j'aurais désiré voir se renouveler pour moi le miracle de la Pentecôte, afin de pouvoir faire descendre dans ces cœurs si simples la semence de la divine parole et y déposer les germes de la foi ! Oh ! comme mon cœur était triste de voir une pauvre vieille déjà inclinée vers la tombe et de pauvres enfants à la mamelle sans pouvoir faire couler sur leur tête l'eau régénératrice ! Mais hélas ! que faire ? Comment inculquer à cette pauvre vieille la connaissance de nos principaux mystères? Comment baptiser prudemment tous ces pauvres petits êtres ? Espérons pourtant, Monseigneur; que l'heure de la grâce aura bientôt sonné pour cette pauvre tribu d'Esquimaux, que l'on dit être si nombreuse dans la partie du champ confié à notre vigilance et à nos soins.

Jusqu'ici je n'avais vu qu'une bien petite fraction de cette tribu : on me proposa de me conduire à un assez grand camp, situé à une journée de marche du nôtre sur une grande rivière appelée, je crois, par nos Montagnais;

Kasandèse, laquelle va déboucher dans la baie d'Hudson à plusieurs journées au nord du fort Churchill. Sur toute la longueur de cette rivière, c'est-à-dire sur un parcours de 200 lieues peut-être, sont échelonnés de distance en distance grand nombre de camps au dire des Esquimaux. Au point où cette rivière se jette dans la baie d'Hudson se trouve situé, dit-on, un petit fort régi par un métis esquimau, sous l'autorité du bourgeois du fort de Pierre ou Churchill. Ce poste sert de point de réunion pour la traite entre les Esquimaux les plus rapprochés de la rivière et ceux qui habitent les rivages de la mer le plus au nord entre Churchill et ce poste. Pour en revenir à la proposition qui me fut faite, je me hâtai d'y adhérer. Nous partîmes le samedi matin en compagnie de deux Esquimaux qui nous servaient de guides. Nous avions déjà fait presque la moitié de la route, lorsque j'appris que, malgré toute la vitesse possible, nous ne pourrions être de retour pour le dimanche matin, et que par conséquent il me faudrait renoncer à célébrer ce jour-là la sainte messe, et en priver par là même la grande majorité de mes Montagnais demeurés au camp; je rebroussai chemin aussitôt avec deux Montagnais, pendant que mes autres compagnons continuaient leur route. Toutefois, en les quittant, je leur manifestai tout le regret que j'avais de ne pouvoir les accompagner. Je les invitai aussi à exprimer ce regret aux Esquimaux et à les engager de ma part à me rendre la visite que je me proposais de leur faire. Ils vinrent en effet au nombre d'une vingtaine de chasseurs, accompagnés de leur chef, vieillard encore vigoureux, auquel je fis l'honneur de l'hospitalité. Je le fis souper en compagnie du chef montagnais et de quelques notables de la même nation. Ce chef esquimau ne manquait pas d'esprit; il me parut être à peu près le seul de sa nation qui eût quelques notions de la Divinité et de nos tra-

ditions primitives. Je lui demandai où il les avait puisées. Il me répondit que c'était dans le cours de ses voyages au fort Churchill. N'ayant point de nom propre pour signifier Dieu, il l'appelait du nom de *Notre Père*. Ce chef était réputé le plus grand jongleur ou le plus puissant faiseur de sortiléges de sa nation. Il paraît que nos Montagnais avaient essayé, en revenant avec lui, de lui faire comprendre la grandeur de mon caractère. Notre jongleur voulut, me dit-on plus tard, s'en convaincre par lui-même. C'est dans ce but que, malgré les efforts que je pus faire pour le décider à aller coucher ailleurs, il parut s'obstiner à vouloir coucher dans ma tente. Bien que je n'en connusse point le motif, je ne crus pas devoir m'y opposer davantage; je le laissai donc dormir dans ma tente, en compagnie d'un de mes serviteurs qui y couchait habituellement. Le lendemain matin notre chef esquimau racontait à qui voulait l'entendre, qu'il lui avait été découvert pendant son sommeil que je n'étais pas un bourgeois ordinaire, mais quelque chose de bien plus grand. Pour moi, voyant que mon ministère ne pouvait être pour le moment d'aucune utilité pour ces pauvres gens, je voulus du moins préparer quelque chose pour l'avenir. Dans ce but, je fis réunir les Esquimaux et les engageai, par l'entremise d'un interprète, à venir fréquenter le fort du lac Caribou de préférence à Churchill, les assurant, sur le rapport de nos Montagnais, qu'ils y trouveraient leur avantage au point de vue de la facilité du voyage. Il fut convenu que pour cette année cinq hommes d'un âge mûr viendraient visiter notre fort et explorer les difficultés de la route, et que, si l'avantage était constaté, on viendrait bientôt en grand nombre. Les Esquimaux tinrent parole : au moment de notre départ, cinq hommes nous accompagnèrent avec leurs familles. Celles-ci devaient les suivre jusqu'à notre campement d'été, et de là

jusqu'à celui d'hiver. Il nous suffit d'environ trois semaines pour nous rendre au premier de ces campements. Jusque-là nous avions vécu des provisions sèches faites à la Grande-Pointe; elles commençaient à s'épuiser. Quelques jours encore, et nous aurions en perspective la disette, si le caribou ne se hâtait de revenir de ses pérégrinations vers le nord. Les jours se passèrent; la disette arriva et le caribou ne reparaissait point. La place que nous occupions n'était guère favorable à la pêche. Nous étions fixés sur le bord d'une rivière le long de laquelle les diverses familles s'étaient échelonnées de distance en distance sur le passage du caribou. Il fallut donc se résigner à serrer la ceinture, se contenter d'une tranche de poisson par jour, ou de quelques graines vertes que l'on faisait bouillir pour les rendre moins malfaisantes. Ceux-là encore étaient fortunés, qui pouvaient chaque jour obtenir cette portion réduite. Combien restaient jusqu'à deux et trois jours sans rien manger du tout! Cependant quelques jeunes gens étaient partis pour aller à la rencontre du caribou. Après plusieurs jours d'absence, ils revinrent, rapportant la bonne nouvelle. Il vous eût fallu, Monseigneur, être témoin de l'explosion de joie générale qui accueillit cette nouvelle. C'est la nuit qu'elle parvint au camp, et bientôt je fus réveillé par le brouhaha causé par l'arrivée des chasseurs des camps plus éloignés, qui venaient rejoindre ceux du nôtre pour partir tous ensemble. Le soir même je reçus les prémices de la chasse. Celui qui avait tué l'animal le plus gras m'en envoya un des meilleurs morceaux, que je savourai cette fois avec une reconnaissance bien sentie, je vous assure. Le retour des chasseurs fut salué d'acclamations et de signes non équivoques d'allégresse. On fit festin dans chaque famille, puis les chasseurs allèrent gagner un repos bien mérité, afin de se préparer au rude labeur du lende-

main. Le jour suivant, en effet, le caribou arrivait par milliers, en bandes serrées, sur le bord opposé de la rivière. Dès le matin tous nos chasseurs étaient allés prendre position sur les bords de la rivière situés de notre côté ; là ils attendaient, cachés derrière des massifs de petits sapins, que les caribous se fussent engagés assez avant dans la rivière. Alors ils sortaient précipitamment de leur cachette, se jetaient dans de petits canots et se mettaient ainsi à leur poursuite armés d'espèces de lances. L'armée des caribous, effrayée, se repliait sur elle-même en désordre, et les chasseurs, profitant de la confusion, se jetaient au milieu des rangs brisés et dardaient à droite et à gauche. Le carnage était alors effrayant. Dans une seule sortie, j'ai vu jusqu'à soixante et dix ou quatre-vingts corps flottant sur l'eau. Le massacre terminé, chaque chasseur s'occupait à reconnaître ses victimes, à les amarrer au bord de la rivière, puis retournait à son affût attendre que le caribou essayât une nouvelle tentative qui aboutissait à un nouveau désastre. De temps à autre, cependant, une bande parvenait à éviter la lance ou la balle du chasseur. C'était surtout au jeune caribou de l'année que l'on s'attaquait, parce qu'il a le poil plus fourni, plus ferme et plus fin. Se procurer des fourrures en grande quantité et de la meilleure qualité possible était la seule préoccupation des hommes, tandis que les femmes les préparaient de façon à pouvoir en faire usage à la première occasion. Quant à la chair des animaux tués, on n'en prenait que ce qu'il en fallait pour l'usage quotidien, et se faire quelques nouvelles provisions sèches dont on pouvait avoir besoin pour gagner le campement d'hiver. Des milliers de corps dépouillés de leurs fourrures gisaient dans sur le rivage déjà à demi putréfiés ; heureusement, les Esquimaux qui nous accompagnaient étaient là pour en

recueillir une bonne partie, et les dépecer en tranches assez minces qu'ils faisaient sécher au soleil et qu'ils gardaient dans leurs caches pour l'hiver.

La chasse avait duré une dizaine de jours. Le caribou avait à peu près disparu, nous reprîmes notre route pour gagner le campement d'hiver. Sur tout le parcours de notre chemin, nous rencontrions encore chaque jour des bandes de vingt, quarante et jusqu'à quatre-vingts caribous qui nous croisaient dans tous les sens. Comme toujours, nos chasseurs étaient à l'avant-garde, et faisaient tomber de temps à autre quelque nouvelle victime sous leurs balles. Voilà comment nos Montagnais employaient leur temps pendant leur voyage. Vous ne serez pas fâché, Monseigneur, de savoir maintenant comment le Missionnaire employait le sien. Dans les campements où nous demeurions quelques jours, je tâchais de régler mes exercices à peu près comme à la maison. Après la sainte messe, je faisais la prière et le catéchisme, quand j'avais un auditoire passable. Dans le courant de la journée, je réunissais une fois ou deux les enfants pour leur apprendre les prières et les principales vérités de la religion. A la fin de la journée, il y avait un dernier exercice auquel tout le monde était convoqué. On y chantait des cantiques, je donnais une explication assez détaillée du catéchisme, puis nous terminions par la grande prière du soir. Le dimanche je chantais toujours la grand'messe que je faisais suivre d'une instruction. En voyage, je commençais ma journée par la prière du matin et la sainte messe, à laquelle assistaient généralement quelques personnes, malheureusement peu nombreuses. Après la sainte messe, je me contentais habituellement de faire réciter les prières pendant que je déposais les ornements sacrés. Je donnais ensuite quelques instants à l'action de grâces, et je déjeunais: puis, lorsque le temps était beau

et la route pas trop mauvaise, je me faisais indiquer le chemin et je prenais les devants en récitant les petites heures et en faisant quelque peu de méditation. Lorsque la caravane m'avait rejoint, je faisais approcher de moi, par petits groupes, les femmes et les enfants, et tout en marchant, je leur apprenais les prières ou bien je leur faisais réciter le chapelet, ou encore je les interrogeais sur les principales vérités de la religion. Le soir, au campement, tout le monde était de nouveau convoqué à la prière que je faisais suivre de temps à autre de quelques bonnes paroles, lorsqu'on se présentait en nombre raisonnable. Malheureusement encore ce n'était pas souvent le cas. Comment vous dire, Monseigneur, tout le serrement de cœur que j'éprouvais en voyant cette indifférence de mes pauvres sauvages, après toutes les misères auxquelles je me soumettais pour leur instruction?

Cependant nous nous acheminions toujours, quoique à petite vitesse, vers le campement d'hiver, lorsque nous fûmes surpris par les premières neiges un peu abondantes, le 8 septembre. Le lendemain nous nous séparions en trois bandes pour aller nous installer en autant de places différentes. Vers le 20 du même mois, notre bande était rendue au lieu qu'elle devait occuper et où nous devions séjourner assez longtemps. Quelques hommes de bonne volonté eurent l'heureuse pensée de me construire une maison en bois en forme de loge, où je pus continuer à mon aise l'exercice de mon ministère, pendant que de leur côté nos chasseurs se mirent de nouveau à tuer le caribou, non plus seulement pour en avoir la fourrure, mais surtout pour s'approvisionner de viande qu'ils devaient porter au fort en échange des munitions et autres objets de première nécessité. A la fin d'octobre, la chasse était terminée, et je partis avec nos Montagnais et les cinq Esquimaux dont je vous ai

parlé, qui venaient tous faire leur traite au fort voisin de notre mission. Bien que tout le monde eût à tirer des *traînes* assez pesantes, chargées de vivres et de fourrures, ou à guider des *traînes* à chiens, nous marchions assez vite. Au bout de quelques jours je me trouvai fatigué, et je ne crus pouvoir mieux faire que d'avaler de temps en temps quelques bonnes gorgées d'eau froide. Tant que la marche me tint en activité, je ne ressentis pas trop les tristes effets de mon imprudence. Ce ne fut qu'au campement de la nuit qu'ils commencèrent à se faire sentir. J'étais arrivé tout en sueur au campement encore inachevé : je fus saisi d'un refroidissement qui me gratifia de douleurs rhumatismales articulaires bien conditionnées. Nous étions à peine à moitié chemin du fort : cependant, impossible dès ce moment de faire un pas de plus en avant. Les pieds, les jambes, les genoux, les reins et plus tard les épaules, tout était pris à la fois. Je dus donc consentir à me voir traîner par deux de nos sauvages sur une méchante petite *traîne* fort étroite. Il vous faudrait, Monseigneur, connaître les aspérités de terrain qui se rencontrent dans ces parages pour pouvoir vous faire une idée des souffrances que j'eus à endurer pendant ce trajet. Enfin, tant bien que mal, nous avancions vers le fort. Nous n'en étions plus éloignés que d'une journée, quand grâce à la complaisance de deux sauvages qui avaient pris les devants, et à l'attention du commis du fort, je vis arriver à ma rencontre une bonne *traîne* à chiens avec un serviteur de la compagnie pour la conduire. Dès lors, je pus terminer le voyage, sinon sans douleurs, du moins un peu plus commodément. J'arrivai le 11 novembre avec une quarantaine de chasseurs y compris nos cinq Esquimaux, tous encore assez chargés de vivres. C'est assez vous dire que notre arrivée fut saluée avec allégresse par tout le personnel du fort. Quelques instants après,

j'avais le bonheur de me trouver aux pieds du saint Sacrement, pour remercier le bon Dieu de la miséricordieuse protection qu'il m'avait accordée pendant ce long et si pénible voyage. Au sortir de la chapelle, je trouvai le R. P. Legoff ainsi que notre cher F. Lalican, je les pressai dans mes bras avec cette affection incomparable que l'on ne sent jamais si bien qu'après un long isolement.

Je terminerai ici mon journal, Monseigneur, en vous donnant en quelques mots le résumé du fruit de mon ministère pendant cette longue excursion : 17 personnes baptisées, 4 mariages mixtes contractés entre fidèles et infidèles, 2 mariages bénis, 2 sépultures, 4 communions, et grand nombre de confessions. Mais le résultat le plus important, selon moi, et celui que je me proposais en entreprenant ce voyage, c'est d'avoir pu maintenir nos sauvages dans leurs bonnes dispositions, d'avoir travaillé à leur instruction, enfin, d'avoir préparé les voies à l'évangélisation des Esquimaux.

Veuillez, etc.

M.-J.-E.-A. Gasté, o. m. i.

LETTRE DE Mgr GRANDIN A MM. LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

De la Grande-Prairie, à 8 lieues de Carlton, 1er septembre 1870.

Messieurs,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous écrire par le courrier de l'hiver dernier, je vous ai surtout entretenus de nos missions de l'Ouest. Aujourd'hui je puis vous entretenir de celles de l'Est, et cela d'autant plus facilement que je viens de les visiter.